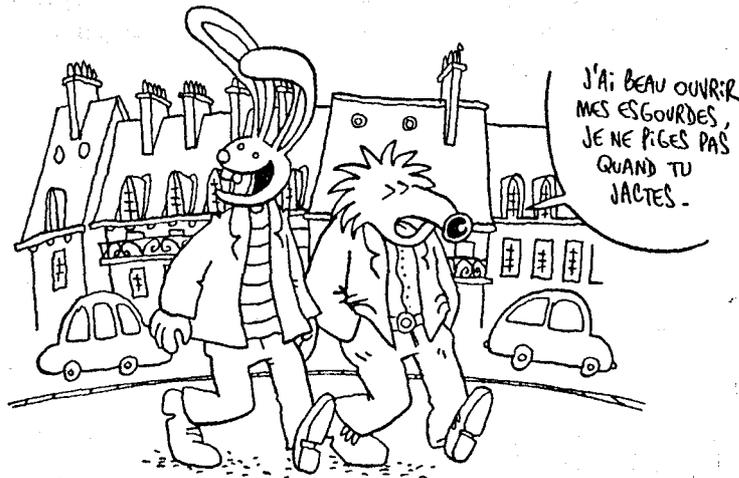


T'AS VU C'TE MEUF ??
ELLE ME FAIT KIFFER MORTEL...
DE SERAIT DE LA BALKE
DE POUVOIR LA BRANCHER.



U

comme
us et pratiques de la langue
quelques aspects, ici et maintenant

par Nicole Cholewka

Réfléchir sur la langue contemporaine, dans son aspect écrit ou oral, c'est parcourir un vaste monde de paysages divers ; on peut s'y promener à l'infini, s'y perdre aussi. C'est pourquoi je me limiterai dans ce texte à insister sur ce qui relève des langages parlés en marge d'un français soutenu (encore qu'on ne sache plus très bien à quoi), et cela à partir de quelques points précis.

Heureusement, les mots appartiennent à tout le monde, n'en déplaise à d'aucuns qui souhaiteraient enfermer dans une ceinture de chasteté – dont il va de soi qu'ils en forgeaient les clés – des façons de parler « pures ». C'est pourquoi, les locuteurs étant divers, les façons de parler le sont aussi. Et pourtant, quelle que soit la « catégorie de parole » à laquelle on appartient, chacun est soumis – peu ou prou – à l'air du temps auquel il ne peut échapper, sans même s'en rendre compte.

C'est, en plus de quelques exemples personnels, grâce à la base *Frantext*, et aux diverses sources provenant de l'équipe *Marge* (Institut national de la langue française, Nancy), que seront choisies les illustrations des phénomènes langagiers que j'évoquerai.

A... b... réviations

Lorsque j'en ai ma claque 2 taper sur mes pads/ j'attrape d'un coup comme ça : clac l'envie d'un trip en Cad/le seul prob c'est qu'la Cad appartient à mon dad/& à chaque fois que j'lui ask mon dad n'est pas trop d'ac (chanson de P. Kitsch, 1991).

Je le revois s'adressant au médecin [...], employant au passage des abréviations familières que je n'avais pas comprises : « Alors, on va me faire ma pneumo et ma cata veineuse ? » (M. Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, 1994).

C'est d'une banalité presque affligeante qu'affirmer : « À notre époque, tout va vite, et on court tout le temps » ; faut-il dès lors s'étonner que les mots, à l'instar de ceux qui les emploient, aillent au plus court, eux aussi ? Donnant à la parole une dimension « de groupe » (abréviations de clans ou/et de métiers), familière ou ludique – notion fondamentale à mon sens sur laquelle je reviendrai – parler abrégé et vite, de surcroît, procure la sensation de contrôler le temps en s'amusant.

À tel point que bon nombre de jeunes locuteurs – l'ignorance grandissante de l'étymologie et de l'histoire de la langue « aidant » –, ne perçoivent plus certains mots comme des abréviations, ou n'imaginent pas qu'ils aient raccourci au fil des décennies ([*auto*]car, ciné[*matographe*], métro[*politain*]).

Paradoxalement, c'est dans le domaine de l'abrégé que mon propos sera le plus étendu. En effet, c'est sans doute dans le lexique de mots tronqués que le vocabulaire est le plus utilisé. La façon de couper les mots utilisés tous les jours, sans pour autant que ce soit systématique, semble suivre certains schémas.

Les troncations peuvent être des apocopes (mots dont on ne prononce que le début) ou des aphèreses (mots dont on

ne prononce que la fin). Je citerai quelques exemples (il y en a fort peu) pour illustrer ce second cas : *blème* (problème), *gol* (mongol, péjoratif), *scope* (dont le sens est ambigu, puisqu'il varie en fonction des technologies et du contexte ; en médecine, ce peut être, en particulier, un stéthoscope, mais cela peut vouloir dire aussi magnétoscope, voire camescope), *tiags* (santiags) ou *zique* (musique). Dans ces cas, la suppression de syllabes semble volontaire. Différent me semble le processus consistant à « manger » un morceau de mot, par exemple en disant *jour* pour *bonjour* ou (*m*)*man*/*(p)**pa* pour *maman/papa*. Parfois on relève l'utilisation d'un langage enfantin : *tites* (noreilles) pour *petites* (oreilles).

Assieds-toi. Papa ne va pas te manger... (Il adopte tout à trac le ton copain, paternaliste. Il offre un chewing-gum à son fils)... *Tu veux un ch'wing ?... À la chloro... ?* (tiré d'un sketch de J.-L. Dabadie, publié en 1993).

Les apocopes, multiples, fonctionnent de différentes façons. Le plus souvent, les mots comprenant une syllabe terminée par *-o* se prononcent jusqu'à cette syllabe : *abdo(s)*, *accro*, *ado*, *chimio*, *chipo*, *choco*, *clastro*, *conso* (une émission de télévision s'intitule : *Conso-mag*), *écolo*, *expo*, *hebdo*, *hélico*, *héro*, *hétéro*, *homo*, *impro*, *labo*, *maso*, *mélanco*, *nympho*, *pédago (gue)*, *perso*, *pro*, *rando*, *schizo*, *spermato*, *thalasso*, *traumato*, *vibro*.

Certaines abréviations sont polysémiques et se comprennent en fonction du contexte : *biblio* (*-graphie* ou *-thèque*), *coke* (*coca*, mais aussi *cocaïne*), *gastro* (*-entérite*, *-entérologue* ou... *-nomie*), *magnéto* (*-phone*, puis plus souvent *-scope*), *mégalo* (*-mane* ou *-manie*), *parano* (*-ïa* ou *-ïaque*).

D'autres termes, abrégés, sont resuffixés en *-o*, ne comportant pas cette voyelle dans leur forme originelle : *apéritif* donne *apéro* ; *fasciste*, *facho* ; *prolétaire*, *prolo* ; *pro-*

priétaire, proprio... Il semble que ces abréviations soient très familières, et quelquefois péjoratives.

Les mots dont aucune syllabe ne se termine en *-o* sont abrégés sans habitude précise, si ce n'est que leur transcription graphique, quand elle rend compte d'une terminaison en consonne, soit se fait telle quelle, soit est adjointe d'une apostrophe, soit encore enrichie d'un *-e* (bien que muet à l'oral). Les exemples suivants rendent compte des graphies rencontrées, qui sont potentiellement ouvertes aux variantes susdites, et qui en présentent d'autres : *agreg, alloc(s), appart(/'e), assoc, bab, beaujo(l), bib, bif, champ(/'e), clim, compil(e), consulte, converse, diam, dèj, disserte, doc(-teur, -umentation, voire Martens...), from', fac, god(e), instit('), intox, kiné (si), loub(e), mat(/'e), médics* (pour médicaments, mais aussi *médocs), muscul(e), occase, op(')/opé, perquise, prod(uc), provoc/provoque, quadra, réa, récup, régul(ier), réu, scénar, somnos* (pour somnifères), *spé, variet'...*

Une abréviation peut remplacer plusieurs mots : *deuche, flag, séropo*, faire partie d'une lexie complète : *bon ap'(pétit ou -près-midi), clito-clito* (variante ludique féminisée de l'expression : « *dare-dare* », entendue chez deux personnes différentes sur les ondes en 1998), *comme d'hab, sans déc*, voire les deux : *infogénés*.

Mademoiselle,

J'ai beaucoup hésité avant de vous répondre. Les mots de votre « petite annonce » de Libération me trottent depuis quelques jours dans la tête : [...].

Vous noterez que j'écris Libération et pas Libé ; je déteste la démagogie branchée. (M. Dorra, La qualité du silence, 1997).

Enfin, les noms propres n'échappent pas à cette façon de dire, que ce soit par familiarité (*Prisu, Troca, L'Huma, Libé*), ou parce qu'ils sont passés dans le langage commun ; ils sont d'ailleurs considérés comme noms com-

muns (*une Kro, un McDo, un Nes*). Ne va-t-on pas jusqu'à qualifier de *muscle Kro* (variante : *abdos Kro*) la rotondité ventrale qu'arborent certains buveurs de bière ?

Ces listes peuvent sembler fastidieuses. Mais elles sont le simple florilège d'un immense ensemble d'expressions, qui méritent que l'on examine leurs formes, leurs constructions, et les multiples domaines qu'elles recouvrent.

Anglicismes

Lorsque j'en ai ma claque 2 taper sur mes pads [...].

Je ne m'attarderai pas sur cet aspect du « français » (voir à ce sujet le chapitre « XXL : la place des anglicismes dans la langue »). Qu'il me soit permis, toutefois, de glisser quelques remarques optimistes en ce qui concerne les mots anglo-saxons qui vivent dans notre vocabulaire quotidien.

On ne relève plus jamais un défi, on est face à un *challenge*. Ce n'est plus dur (difficile) de vivre telle ou telle situation, mais *hard* (voire *hardos*, ce qui est une façon, soit dit entre nous, de « récupérer » le mot), et triste ou joyeux, l'homosexuel est *gay*. Ne nous y trompons pas, il y a des modes de mots anglais comme il y a des modes de mots français ; et les termes qui s'ancrent plus que les autres sont peut-être liés à une réalité qui n'est pas vécue tout à fait de la même façon chez nous, et qu'on voudrait s'approprier (*gay* ?). *Ordinateur* a allègrement écrasé *computer*, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'enregistrer, et on se *balade* plus souvent avec son *baladeur* qu'avec son *walkman* pour écouter des ballades.

Si les jeunes utilisent beaucoup les anglicismes, voire les mots anglais, c'est parce qu'ils les entendent dans la musique, et qu'il est agréable d'utiliser ce qu'on fait sien en le maîtrisant, en en jouant aussi. Cela dit, lorsqu'on écoute parler des ados, la proportion d'emploi de : *il est trop grave !* ou : *c'est mortel !* est au moins aussi élevée

que celle de : *elle est trop cool !* ou : *i'm'a destroyé ma cassette !*

Il peut *paraître* « branché » d'utiliser systématiquement certaines expressions anglophones à la place d'expressions françaises, mais si cela ne se fait pas avec un certain recul, n'est-ce pas, un peu, « *has been* » ?

Enfin, un calque amusant de l'anglais me semble se manifester dans certaines phrases. On entend de plus en plus, en français – avec un petit sourire –, *n'est-il pas ?* (isn't it ?). Le phénomène semble durer ; dans certaines œuvres se lisaient déjà, à la fin des années 70, des tournures elliptiques ou décalées de la même veine :

– [...] *en face de la boulangerie où vous avez acheté vos croissants, il y a une 604 Peugeot vert olive.*

Il y avait. (A.D.G., 1981).

Vous stressiez pas vous, en ce moment ? Moi, je. (Ph. Adler, 1984).

– *C'est la poule ? [...]*

– *C'est ! dis-je.* (A. Demouzon, 1978).

Barbarismes, solécismes et autres brebis galeuses gauloises

« Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ? », demande Bélise, en 1672, dans *Les Femmes savantes*. Sans s'en tenir au thème particulier de cette pièce (antiféministe), n'oublions pas que, quand une institution inutilement autoritaire ne s'en mêle pas, l'usage – entériné par les dictionnaires, du moins ceux qui observent « les langues » et non pas « une » langue corsetée jusqu'à en perdre sa respiration et sa vitalité – évolue à travers l'homme/la femme de la rue. Ce n'est pas être laxiste que de vouloir manœuvrer dans le sens du vent, si on ne se laisse pas emporter par lui sans le contrôler, et si l'on ne veut pas que le mât casse – et que le bât blesse... Vouloir s'en tenir à des formes qui, jadis, ont été créées arbitrairement, c'est per-

pétrer cet arbitraire, et faire fi du respect que mérite le langage de l'autre, dans sa diversité, mais aussi dans sa richesse. Pour fixer les limites, il existe – normalement – une institution républicaine qui s'appelle l'école.

Faut-il critiquer la façon « relâchée » dont parlent les gens, les jeunes en particulier ? Ne faudrait-il pas, en amont, puisqu'il est question de l'école, leur donner les clés pour comprendre d'autres langages, et rétablir des savoirs plus « humanistes » ? Donner le goût du savoir, de la découverte, de la lecture, c'est ainsi que tout patrimoine culturel se transmet ; pour cela, il ne suffit pas de critiquer un état de fait et de prôner l'élitisme.

À l'école communale, le maître nous tapait sur les doigts quand on se rappelait *de* quelque chose. Devenue adulte, et forte de mon savoir, je n'ai cessé de harceler les ignorants jusqu'à ce qu'ils se rendissent et obtempérassent à ce que je considère maintenant presque comme une manie ; cela, jusqu'à ce que j'observe combien l'arbre masquait une forêt autrement dense sur la compréhension actuelle de certaines tournures grammaticales. Un jour que je disais, ingénument : « Je m'en rappelle les moindres détails », un adolescent de ma connaissance, radieux de me prendre en faute sur mon propre terrain, sans doute, se mit à hurler : « Tu vois, toi aussi t'as dit je m'en rappelle. » Compte tenu du point où on en était, ce n'était peut-être plus la peine de se battre pour des tournures qui seront désuètes dans quelques années « dictionnairiques ».

Comment en vouloir à des élèves – et donc ensuite des adultes – qui disent *voire même*, quand de toute façon pour eux cela s'écrit *voir même* ? Comment s'étonner qu'on entende, maintenant : *plus bonne* à la place de *meilleure*, quand le groupe NTM chante (*La Fièvre*, 1995) *plus bonne que la plus bonne de tes copines* (même si l'adjectif a dans cette phrase un sens particulier) ? À l'instar de Toinette dans *Le Malade imaginaire*, mettant, à tout bout de champ, le poumon sur le compte des petites misères de santé d'Argan, j'ai souvent envie, à bien des récriminations sur

le relâchement des mœurs langagières de nos contemporains, de rétorquer : « le latin le latin vous dis-je ! ». Il serait intéressant d'étudier – pour mettre un bémol heureux à ce que j'affirme – que ce qui a trait au monde antique est repris souvent dans des animations actuelles, par exemple les dessins animés ; et que – aussi caducs soient-ils – des affixes grecs sont utilisés dans la création de néologismes « savants » ; dans ce domaine également, les temps changent : avant, nous consultations un *oculiste*, maintenant, nous allons chez l'*ophtalmo(logue)*.

Nous sommes tous des barbares, puisque nous forgeons des mots, en déformons d'autres, en utilisons d'autres encore en changeant leurs sens. N'est-ce pas dans la nature de l'être que de construire ou d'adapter ce dont il a besoin pour sa vie ?

Nous avons tous des souvenirs scolaires d'une impuissance à conjuguer un verbe à une forme qui n'existait pas.

- [...] *Rampez.*
- *Mais je suis déjà déchu ! Je n'ai fait que déchoir depuis soixante-cinq années et demi.*
- *En ce cas, je veux vous voir déchoir davantage. Allez-y, déchoyez.*
- *Vous ne pouvez pas dire ça, c'est un verbe défectif.*
- *Si vous saviez ce que je m'en fous. Mais si ce verbe défectif vous gêne, j'en connais un autre qui ne l'est pas : rampez. (A. Nothomb, Hygiène de l'assassin, 1992).*

Le grand paradoxe langagier d'aujourd'hui me semble relever d'un trait essentiel : la frange est de plus en plus ténue entre l'écrit et l'oral, l'interpénétration est constante entre les niveaux de langue. En même temps, ceux qui dénoncent un français incorrect, dans la langue orale, sont les mêmes qui souhaiteraient que l'on parle comme on écrivait, comme si les notions d'oral et d'écrit étaient superposables (de quelqu'un qui emploie une façon de

parler « recherchée », ne dit-on pas qu'il « parle comme un livre » !).

« *Je suis ta mère, Pierrot ! Comment que tu me parles, à moi, ta mère !* » (S. Caster, *Bel-Air*, 1991).

« *Et je sais tous les noms d'oiseaux dont on nous traite/ Et un jour je sais bien que c'est nous qu'on fera la fête.* » (*Je crois que ça va pas être possible*, chanson du groupe Zebda, 1998).

De nombreuses habitudes langagières parlées nous dérangent, parce qu'elles sont en décalage avec l'écrit « traditionnel ». Le trouble vient précisément de ce que si l'écrit peut rendre compte de l'oral, ce dernier suit rarement l'écrit. Il en résulte un flou dans les repères entre ces deux bornes mouvantes. Le langage parlé, par exemple, utilise souvent *que* comme joker, soit à la place de tout pronom relatif (*la fille que je te causais hier*), soit dans une structure « assouplie » par cette tournure (*c'est nous qu'on paie*, formule chère à Coluche et existant déjà chez Fernand Raynaud ; *quelle heure qu'il est ?...*), soit à titre supplétif (*à quoi que tu penses ?*).

Féminisation

Une publicité récente nous le rappelle : *La moitié des hommes sont des femmes*, paradoxe déjà évoqué, entre autres, par le titre d'un livre de Claude Sarraute (*Des hommes en général et des femmes en particulier*, 1996). Je ne reviendrai pas ici sur les multiples affrontements et professions de (mauvaise) foi qu'ont produits les essais de féminisation de termes concernant les métiers, titres, grades et fonctions. Répétons-le encore et encore : ce qui n'est pas nommé n'existe pas (ou est considéré comme négligeable). À une époque où de plus en plus de femmes accèdent à des postes longtemps dévolus aux hommes, il

est illogique qu'on les nomme comme si elles appartiennent au sexe masculin en arguant de pseudo-arguments éculés : une fonction se met au masculin (la directrice d'école qui a un logement « de fonction » est donc un directeur ?) ; la pharmacienne, c'est l'épouse du pharmacien (et l'institutrice, l'épouse de l'instituteur ?). Que des femmes, pour quelque raison que ce soit, refusent de féminiser un nom de métier, on peut l'admettre ; mais il faut savoir que morphologiquement, rien n'empêche la langue française de former des féminins correspondant aux termes masculins de façon tout à fait simple et logique, dans la majorité des cas. « Dans *écrivaine*, il y a *vaine* ! » (oui, et dans *écrivain*, il y a *vain*). « Une *coureuse*, ça ne fait pas très sérieux ! » (tandis qu'un *coureur... de jupons*, si !). « Cet enfant est né d'un écrivain et d'un peintre ». Comme je ne sais pas que la « kourogenèse » existe, il faut bien qu'un des deux « hommes » soit une femme, ne fût-ce que dans l'emploi du déterminant.

Je caricature, mais à peine, car les personnes qui défendent ce qu'elles appellent une certaine tradition du langage le font souvent de façon passionnelle et hors de tout argument historique et linguistique. La nouveauté, dans ce domaine comme dans bien d'autres, deviendra probablement une habitude tranquille et digérée dans... un certain temps.

Graphies

Certains auteurs aiment jouer avec la graphie des mots, particulièrement les auteurs de BD.

Cela peut se faire en écrivant de façon phonétique un mot étranger : *matcho*, *tchao* pour l'italien, *chtrasse* pour l'allemand ; mais le plus grand nombre de transcriptions se font à partir de l'anglais : *barmènes*, *bifetèque*, *bisenness(e)*, *brifinne* (*briefing*), *campingue*, *chouine-gomme*, *coctel/coquetèle*, *coule* (*cool*), *disagne*, *djine* (*jean*), *fleurte*, *fli-*

père, *interviouver*, *joguingue*, *juque-boxe*, *marketingue*, *nioulouque*, *oldupe*, *ouaters/ouatères*, *ouisqui(e)*, *parkingne*, *pineupe*, *postère* (*poster* : *affiche*), *sandouiche*, *spiche*, *spiqueur*, *viquende*, *Wachingtone*, mots glanés dans des ouvrages contemporains.

Le procédé touche aussi les sigles (pour la plupart français, en l'occurrence) ; ainsi pouvons-nous découvrir au fil des pages : *achélème* (fréquemment cité), *bécébégé* (variante ludique : *baise-beige*), *bédés*, *béhèmevé*, *ca-ouai* (*K-way*), *cédé*, *céhiha*, *cibi*, *dee-jay* (*D-J*, *disc-jockey*), *essedéheffe*, *hachesse* (plusieurs attestations), *pécévé*, *pédégé* (de plus en plus attesté, avec parfois même une forme féminine *pédégère*).

Certains locuteurs aiment faire de même, simplement pour (s') amuser, gagner du temps, ou allier les deux. Avant l'ère Internet, qui a, me semble-t-il, démultiplié ces pratiques, il me souvient d'une époque minitel où les dialogues, aux formes abrégées (gain de temps et d'argent) contenaient parfois des graphies – souvent phonétiques – ludiques (*kesta ta ? kès ? koitèce ? c'quoi ?*) qui en faisaient un des principaux attraits.

Hyperbole et exagération

Le plus étant, comme chacun sait, l'ennemi du bien, l'utilisation exacerbée d'adverbes et de tournures exprimant un haut degré en est, du coup, pratiquement banalisée. C'est *géant*, *génial*, et même « *trop* » (*trop* quoi ? pouvait-on d'ailleurs se demander ; mais *trop* s'emploie aussi, maintenant, suivi d'un adjectif) ; c'est *méga-*, *giga-*, *hypra-* (à quand *péta-* – déformation du grec *penta*, et équivalant à 10 puissance 15 – encore au-dessus, demande plaisamment Bernard Haller dans un sketch diffusé en 1999 sur Arte ?). Sont également beaucoup utilisées des expressions à verbes « extrêmes » : par exemple, la locution *plus...*, *tu meurs* (un film de Ph. Clair, *Plus beau que*

moi, tu meurs, est sorti en 1982) est recensée de nombreuses fois dans tel ou tel roman, ou article. (On se souvient avec émotion de l'humour noir et noble de P. Desproges disant quelques jours avant sa mort : « Plus cancéreux que moi, tu meurs ») ; tant et si bien que, comme nombre d'expressions à la mode, elle a trouvé sa place dans la publicité (le dernier en date : 1848 [chocolat] *en poudre... plus corsé... tu meurs !*).

Le ludique dans tous ses états

L'emploi ludique est omniprésent dans le langage d'aujourd'hui. Il se manifeste sous divers aspects et relève d'une création jubilatoire constante ; il utilise les jeux de mots, les reprises franches, voire les allusions détournées, les variantes d'éléments de culture littéraire, cinématographique et télévisuelle en faisant d'un grand nombre les « happy many » d'une reconnaissance commune.

Si les élèves, à partir du collège, n'apprennent plus – j'espère me tromper – de poèmes par cœur, du moins font-ils sans le savoir, comme M. Jourdain, de la prose, des assonances, quand ils interpèlent leurs copains d'un : *ça roule, ma poule ?*, *cool*, *Raoul !*, *un peu, mon neveu !* et autres *un doigt, Benoît !*

Et quand P. Personne chante : *Merci d'être viendu et Renaud : Dès que le vent tournera, je repartira / Dès que les vents tourneront nous nous en allerons*, il y a bien des oreilles, disons distraites, qui ne prennent pas le texte pour un jeu (la réalité dépassant « l'affliction »). Après tout, cette dernière forme pourrait ne pas paraître si barbare, puisque je sais, pour avoir vécu l'incident, qu'une certaine professeur de français affirma que le verbe *aller* appartenait au premier groupe (dame, il se termine en -er !).

Paroles avec ou sans images

Les sociologues vous le diront, une bonne partie de la population est téléphagique. Si l'on peut comprendre qu'il est doux (*qu'il est doux qu'il est doux d'écouter des histoires*, récitait-on jadis à la petite école), après une journée de stress, de tendrement s'avachir devant son écran télévisuel et de faire la « patate de canapé » (pour reprendre un *couch potatoe* américain aisément francisé), on peut déplorer que ce soit pour y entendre un français approximatif et déstructuré dans la bouche de personnes dont l'impact est puissant et répétitif sur nos oreilles passives. L'outil qu'est la télévision, qui pourrait être pédagogique – en même temps que distrayant, l'un n'excluant pas l'autre – devrait faire un petit effort de cohérence (phrases complètes, structures grammaticales simples soit, mais correctes) pour que la langue entendue se maintienne à un niveau de correction basique (exemplarité et rabâchage étant les deux mamelles de ce qui, en l'occurrence, pourrait être un enseignement).

Le cinéma, lui aussi – et encore plus par le biais de ladite télévision – influence l'usage en mettant à la mode certaines expressions-citations, qui jouent un rôle de reconnaissance entre ceux qui ont vu un même film. Qu'on se souvienne du : « *Okkay !* » des *Visiteurs* ; du : « *C'est lundi, c'est ravioli !* » de *La vie est un long fleuve tranquille* (une émission enfantine télévisée, le samedi matin, commence par : « *C'est samedi, c'est rigolerie !* ») ou de « *C'est celâ !* » (avec intonation conforme) de : *Le Père Noël est une ordure*.

Les comiques, chansonniers et auteurs de sketches, enfin, ont toujours influencé l'usage en déversant sur les ondes des expressions longtemps reprises par les auditeurs et téléspectateurs, qui les font leurs. On se souvient avec bonheur du sketch de Bourvil qui fait encore donner comme écho à la phrase : « *L'alcool, non !* [...] la réponse : « *l'eau ferru-ferrugineuse, oui !* », ou, tiré du même sketch, après

le verbe *faire*... le jeu de mots « *et le fer a/à dissous/dix sous, c'est pas cher !* ». Le même réflexe pavlovien s'est construit grâce à des humoristes comme Pierre Dac et Francis Blanche, ou, dans une plus large mesure, Fernand Raynaud qui a, pendant des années, émaillé le langage quotidien ironisant avec de multiples formules (« *c'est étudié pour !* », « *les voisins : bourreaux d'enfants !* », « *ça eût payé !* », « *dis tonton, pourquoi tu tousses ?* », « *Qui c'est ? C'est le plombier ! – avec du plomb, dans l'bier* », finissait-il parfois par chantonner).

J'insiste sur ces habitudes langagières que les comiques nous ont transmises via les médias parce que c'est une coutume pérenne et sans cesse renouvelée ; un personnage médiatisé comme Coluche eut un grand rôle dans l'humanaire mais aussi une influence sur l'utilisation et la diffusion de certains « mots d'auteur », allant jusqu'à remettre à la mode des termes oubliés (« *le smilblick* »). Le phénomène se perpétue avec des gens comme Muriel Robin.

Les bons mots se transmettent et s'utilisent volontiers quand ils participent du jeu, voire du décalage, du paradoxe ; c'est pourquoi on en trouve aussi une manne dans les chansons. Une réponse comme : « [...] *moi non plus* » à une assertion, tirée d'une chanson de Gainsbourg, en est un exemple. On pourrait citer, encore, Pierre Perret, Renaud, Alain Souchon ou d'autres.

Les S.I.G.L.E.S.

« *Aimée Chandelaire [...] rencontra le féminisme, le crochet/dentelles modernes, les G.A.R.C.E.S (Groupe Autonome Révolutionnaire Contre l'Environnement Sexiste) et bien d'autres choses encore [...].* » (N.-L. Bernheim, M. Cardot, *Mersonne ne m'aime*, 1979).

« [...] *Il veut connaître notre formation, probablement pour s'assurer qu'elle est inférieure à la sienne (lui-même*

est un IGREF, et il a l'air d'en être fier ; je ne sais pas ce que c'est, mais j'apprendrai par la suite que les IGREF sont une variété particulière de hauts fonctionnaires, qu'on ne rencontre que dans les organismes dépendant du ministère de l'Agriculture – un peu comme les énarques, mais moins bien tout de même. » (M. Houellebécq, *Extension du domaine de la lutte*, op. cit.).

Les sigles – et les acronymes, ces sigles incluant parfois une syllabe complète du mot pour pouvoir être prononcés (INaLF pour INLF) – sont légion et mouvants. Si c'est une vraie forêt de symboles, ils nous observent rarement avec des regards familiers, tant leur famille est proluxe et ramifiée dans tous les domaines.

L'Oiseau magazine (1994) : « *Dans l'énorme foule qui se pressait autour des enfants j'ai retrouvé un Diren que j'avais perdu de vue depuis des années.* »

N'essayez pas de découvrir ce qu'est un *Diren*, c'est un directeur d'une direction régionale de l'Environnement.

Journal télévisé (1999) : « *Prix Nobel : Emesef !* » Ah bon, mais je ne vois pas qui ce peut être. Le développement de l'information me renseigne : « *Eh oui, le prix Nobel est accordé à Médecins Sans Frontières.* »

Exagération ? À peine, car entre les MSF qui s'occupent des MST et les SDF qui n'ont pas l'EDF, il faut se tenir au courant et bien faire attention à sa langue.

À l'inverse, des mots phonétiquement ambigus sont parfois transcrits comme s'ils étaient des sigles ; on rencontre ainsi par exemple H (hasch) déjà sous la plume de Fallet (1977), PD dans *La vie tu parles* (1983), et le musicien Éric Serrat a inscrit sur un de ses albums : RXRA.

La suffixation

Qu'elle soit neutre (substantifs néologiques à partir d'un verbe ou d'un adjectif), péjorative ou hypocoristique (affective), la suffixation – comme les autres manifestations du langage – suit des modes, quelquefois réitérantes.

Certains suffixes prennent un sens différent selon le contexte. Ainsi *-ette*, dans *une coupette* (une petite coupe, de champagne), voire une *petite coupette*, sera perçu comme positif, alors qu'une *gendarmette*, avec le même suffixe, sera ressenti la plupart du temps comme un terme négatif.

Quand il est besoin de créer un substantif, en particulier pour désigner un magasin, on a souvent recours à *-erie* ou à *-age* : ainsi ont fleuri les *croissanteries*, *sandwicheries* et autres échoppes à la mode, tandis qu'une publicité vante les mérites du *fourniturage* de bureau. On rencontre même des mots faisant doublon avec un terme préexistant dans le même sens, mais avec une terminaison différente (*compulsage* épistolaire, courrier des lecteurs, octobre 1999, *L'Union*).

Si l'on observe le langage familier, on s'aperçoit que seul un petit nombre de suffixes ont une grande vitalité dans le vocabulaire actuel. Un des plus florissants me semble être *-oche*, dans des substantifs fréquemment entendus, au moins dans la bouche des jeunes, comme *cantoche*, *cinoche* ou *variétoche*. Le suffixe *-os* forme plutôt des adjectifs : *coolos*, *débilos*, *hardos*... Enfin, on fabrique régulièrement de nouveaux adjectifs et de nouveaux verbes en joignant à une forme de base les terminaisons *-é/ée(s)* et *-er*. Cette création est ouverte et fluctuante.

Le verlan

Qui vole un œuf vole un bœuf (proverbe).

Qui vole un bœuf se fait serrer par les keufs (M. C. Solaar).

Je ne m'étendrai pas sur l'utilisation particulière de cette langue, qui procède essentiellement par inversion des syllabes d'un mot ; c'est originellement un mode d'appartenance à un groupe, celui des jeunes, plus spécifiquement des banlieues. Ce mode de communication, très exploité par le rap, ne s'en est pas moins propagé, fût-ce de façon parfois ironisante ou par souci de pseudo-connivence, dans bien des couches de la société, et peut-être plus spécialement sur les radios et au cours des conversations « débridées » menées par des animateurs de télévision. (Une émission pour enfants de France 3 a pour titre *Les Minikeums* [Les petits « mecs »]).

Il est vrai que des mots comme *ripou(x)* par l'intermédiaire d'un titre de film à succès (de Cl. Zidi, en 1984), *béton* dans *Laisse béton*, et d'autres mots du même chanteur Renaud – qui avait d'ailleurs intitulé un de ses tours de chant : *La chétron sauvage* (même si les mots qu'il utilise ne sont pas que son fait ; « verlaniser » est d'ailleurs à la portée de tout le monde) – n'ont pu échapper aux oreilles de beaucoup ; c'est également le cas de mots comme *keuf*, *meuf*...

Beaucoup de mots sont associés au vocabulaire de la drogue : *dre (u) pou*, *képa* (*Képas* est le titre d'un livre de D. Belloc)/variante *quépa* (M. Brunel ; M. Sergent), *meuca*, *tarpé*...

Cette leçon vaut bien un magefro sans doute (F. Luchini actualisant La Fontaine).

Enfin, au contraire de termes utilisés dans des cercles très spécifiques, comme *biledé*, *ridaco*, *turebi*, *zessgon* ou *zonga*, on entend de façon réitérative des mots à l'envers dont voici une liste succincte, et dont certains sont peut-être déjà jugés obsolètes par ceux-là mêmes qui en ont (re) lancé la mode : à *donf*, *beur* – variante réinversée : *rebeu*, et même *robeu* chez Benatar (pas la chanteuse, l'écrivain) –, *barjo(t)* – sans doute même pas perçu comme étant du verlan –, *charclo*, *chébran*, *keupon* (punk), *néco* (connais), *nemo* (monnaie), *ouf* (fou), *pecho*, *relou*, *renoi*,

teuf, tebi, tromé (variante *trom* dans *20 ans*), *zarbi* (variante *zarb* chez Guégan), *zicmu/zikmu, zomblou/zonblou...*

On le voit, la langue contemporaine a de multiples facettes ; elle est vivante, mouvante. C'est la diversité même de ses registres, de ses multiples formes, qui donne cette richesse potentielle, cette vitalité présente non seulement chez les romanciers et les chanteurs mais chez tous ceux qui créent avec les mots.

Les aspects n'ont pas été abordés dans leur totalité, mais les quelques portes entrouvertes laissent présumer des questions, des paradoxes aussi, tout ce qui fait qu'une langue n'est pas figée, et demeure en évolution constante. Elle s'assouplit, joue, charme par un subtil équilibre entre langue classique et langue familière ; elle s'amuse d'elle-même en alliant par le ludique des imparfaits du subjonctif et des abréviations sans cesse renouvelées.

Elle est un reflet des êtres qui la parlent. Tous pareils, tous différents, dans une constante recherche d'harmonie.